« Arrêtez avec le mot schizophrène ! », adjurent des bénévoles de l'Unafam

L'utilisation du mot schizophrène, à tort et à travers, révolte les malades et leurs proches. Deux bénévoles de l'Unafam expliquent pourquoi il faut cesser cet abus de langage.

Les bénévoles de l'Unafam Danièle Belbahri (à gauche) et Danielle Himily sont choquées à chaque fois qu'elles entendent le mot schizophrène utilisé à tort.

Catherine Le Guen

Alors que la semaine d'information sur la santé mentale vient de se terminer à Brest, deux bénévoles brestoises de l'Union nationale des amis et familles de malades psychiques (Unafam) veulent dénoncer l'utilisation tort et à travers du mot « schizophrène ».

« Arrêtez d'utiliser ce mot-là et de dire que les malades sont violents ! Ils sont cent fois plus victimes, qu'acteurs, de violences »

DANIELLE HIMILY ET DANIÈLE BELBAHRI BÉNÉVOLES À L'UNAFAM DE BREST

« Arrêtez d'utiliser ce mot-là et de dire que les malades sont violents ! Ils sont cent fois plus victimes, qu'acteurs, de violences », plaident Danielle Himily et Danièle Belbahri, bénévoles à l'Unafam de Brest.

Un langage courant qui stigmatise

« Dans le langage courant, les politiques et journalistes utilisent très souvent le terme "schizophrène" pour dire que les gens ont des discours paradoxaux, qu'ils disent un jour une chose, et le lendemain une autre chose. Mais c'est un mot qui fait peur aux gens parce qu'il est connoté agressivité, meurtre... Tout ce qu'il y a de plus noir dans la société. Et cela été véhiculé d'abord par le cinéma avec des films comme "Shining" ou "Vol au-dessus d'un nid de coucou" », ajoute Danièle Belbahri, ancienne journaliste à France Bleu. « Quand j'étais journaliste à Breizh Izel, indique-t-elle, il m'arrivait régulièrement d'envoyer des petits mots à mes collègues, mais cela ne change rien. Les personnes ne s'en rendent pas compte, c'est dans le langage courant ».

Des conséquences sur les malades

Les bénévoles veulent faire comprendre que l'utilisation de ce mot, qui peut sembler banal, a de graves conséquences pour les malades et leurs proches.

« Cela crée de l'isolement, un manque d'estime de soi qui va à l'encontre du rétablissement des malades. Ils vont moins facilement aller voir un médecin et adhérer au traitement, en raison de cette stigmatisation. Dans leur esprit, le mot est connoté de la même façon que dans le reste de la société et ils ne se reconnaissent pas là-dedans », ajoute Danielle Himily.

Dans les permanences, les bénévoles reçoivent des parents qui vivent depuis des années avec leur enfant malade, sans en avoir parlé à leur famille ou leurs amis. « Ces familles vivent dans le silence parce qu'elles ont honte, elles ne demandent pas d'aide. C'est un cercle vicieux. Par ailleurs, énormément de personnes à la rue sont des malades psychiques rejetés par leurs familles ».

Au Japon, un autre nom a tout changé

Pour changer l'image de la maladie, il est question d'en changer le nom. À Brest, un groupe de malades vient de se créer, ils se retrouvent régulièrement dans un café et se sont choisi le nom de neuroatypiques. « Au Japon, en 2002, ils ont changé de terme au profit de troubles de l'intégration. Au bout de vingt ans, les résultats sont là, les malades sont mieux soignés et on ne les associe plus à de dangereux criminels », ajoute Danièle Belbahri.

« Ils vont moins facilement aller voir un médecin et adhérer au traitement, en raison de cette stigmatisation »

DANIELLE HIMILY ET DANIÈLE BELBAHRI BÉNÉVOLES À L'UNAFAM DE BREST

L'Unafam diffuse des formations gratuites en e-learning pour comprendre ce qu'est la maladie, propose des ateliers à des professionnels, aides à domicile, éducateurs, et souhaite toucher les enseignants ainsi que les gendarmes et policiers dans la prise en charge des urgences.

Contact

Unafam Brest, tél. 06 74 94 09 21 ou par courriel, 29@unafam.org